

## PRÉFACE

Le pré-texte de ce livre fut une rencontre, à Cerisy-la Salle, de lecteurs venus de loin : de Haïti, du Japon, du Danemark et des USA, de Slovénie, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Argentine, d'Algérie, de Tunisie, du Chili, du Brésil, de Suisse, d'Uruguay, du Portugal et d'Italie, de France. Rencontre – en toute indisciplinarité – de la littérature et du cinéma, de la sociologie, de l'histoire et de la philosophie, l'indisciplinarité s'entendant du refus du propre, de la capacité et de l'invitation de Jacques Rancière à déjouer les places, à n'être jamais où l'on est attendu, à opérer des déplacements. La rencontre s'ancrait donc d'emblée dans l'irrespect des territoires assignés, et prêtait au périlleux défi de la vérification de la puissance de l'égalité, comme singularisation de la capacité de chacun – Rancière lui-même et ses disciples – à la manifester. Ayant pris pour titre alors « Jacques Rancière et la philosophie au présent », elle incitait à dire et à travailler les thèmes de ce philosophe, en tant qu'ils sont aussi des gestes et qu'ils ont des effets.

En effet proposer de se rencontrer autour de Jacques Rancière, et à partir de son œuvre, c'est sans doute comme pour tout philosophe se confronter à ses objets de réflexion, objets propres qui nous parlent aussi, objets « commun » de la philosophie politique au « présent », puisqu'il s'agit de la démocratie, de l'égalité. Mais une fois nommés ces objets comme l'insistance, l'inquiétude et la note fondamentale de cette œuvre, on ne peut croire avoir cerné ni le philosophe ni sa philosophie, ni même l'espérer. D'abord du fait de ce que, travaillant textes (*Le Capital*), réalités (les prolétaires et leur nuit) et pratiques politiques (de partage ou de mécontentement) etc., Jacques Rancière n'y pose pas

seulement des thèses inattendues, en écart avec ses contemporains, mais il rejoue et remanie sur ces objets le travail philosophique lui-même, pour y mettre en question non seulement « les partages du sensible » dans les manières historiques de faire du commun, mais la possibilité de rendre sensible l'égal, dans l'acte de philosopher même, ce qui serait une manière d'entendre « démocratie ». Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette écriture philosophique que d'être à la fois exigeante et de s'adresser au lecteur en éveillant l'égal. Aussi est-elle faite de gestes : geste de l'écriture même, conceptuelle et attentive. Gestes de mise en paradoxe, gestes de lecture et de mise en rapport de l'esthétique et du politique, gestes d'interpellation où le philosophe ne philosophe ni pour ni à la place du lecteur, mais provoque et déroute en lui un rapport au philosopher, met en acte une attention aux émancipations, un appel des subjectivations possibles.

Tout comme l'œuvre de Jacques Rancière invite à des trajets multiples, l'ordre adopté dans ces actes n'est qu'un possible parmi d'autres. La brève introduction que nous en faisons n'en est pas même une justification, mais propose une libre présentation des voix présentes, qui ont donné les textes qui suivent, distribués sans énigme, mais non sans traversées et recouvrements ou voisinages.

10

Il y aurait d'une part (mais non pas d'un côté) l'ensemble dispersé des voix qui mettent en scènes (le pluriel est ici de rigueur) l'apparition de l'œuvre. Depuis les premiers compagnons jusqu'aux dernières et plus récentes compagnies. On doit à Bernard Aspe et à Muriel Combes la restitution du théâtre qui faisait défaut à la scène – un film filmant des acteurs – non acteurs saisis par la photo d'une entrée en scène de ces acteurs avec portrait de groupe. A Alain Badiou d'en montrer les tréteaux et d'en montrer en partie les coulisses (ne pas oublier que Mai 68 fut aussi la prise du théâtre de l'Odéon) : en finir avec la complicité du savoir et du pouvoir, l'autorité de l'expert, la raison du Parti. Manière de convoquer la figure althusserienne du « maître savant », et sa leçon, comme le fait aussi Stéphane Douailler. Rancière élève à l'ENS Ulm dans les années Althusser est déjà identifié à l'époque par ses compagnons comme disposé au trajet, à l'écart, au paradoxe d'une exposition à une époque paradoxale. Comment rendre compte alors du « trait inintégré » de l'œuvre de Jacques

Rancière, de la querelle, de ce que Patrice Loraux nomme l'« organisation suspendue » ? Plusieurs contributions au débat se saisissent de cette question, destinée à demeurer question, de la transmission et de l'émancipation. Problème de subjectivation philosophique, ou si l'on veut, selon Mathieu Potte-Bonneville, d'institution ?

Comment parler de Jacques Rancière et lui parler dans le même temps ? Eric Alliez et Makram Saoui identifiaient là une situation d'interlocution « impossible », rendant raison à Benveniste, dans une résonance politique et poétique. Et chacun de se risquer à l'appropriation de la langue entière dans le « je », comme le notait Kristin Ross, au jeu des initiales (J.-R., pour Adrian Rifkin), des initiatives ou des inventions. L'enjeu n'était pas seulement de parler d'une œuvre en présence de l'auteur, supposé demeurer muet jusqu'à sa réponse finale ; mais d'afficher que cette œuvre requiert de déjouer toute appropriation académique. Déjouant les classements et les volontés de maîtrise, la rage définitionnelle, ce ne serait pas énoncer que cette œuvre soit inclassable ou indéfinissable, et donc qu'elle fait bien ce qu'elle dit : non seulement dénoncer le classement comme pouvoir de Platon à Bourdieu, ou la maîtrise supposée consubstantielle à tout savoir ; mais se tenir hors de tout dispositif de la pensée qui viserait à ranger Rancière « quelque part ». Tout est construit dans cette œuvre et dans son écriture pour ne jamais prêter au risque de se systématiser dans un ensemble de thèses enregistrables, de s'analyser en tant que produit exposable. Reste comme tâche sans doute d'étudier cette écriture à nulle autre écriture philosophique pareille, mais pour autant irréductible à se donner comme un nouveau style en philosophie. Dans le travail de la pensée qu'opère l'écriture de Rancière, il y a l'énigme de la distance entre une philosophie et un philosophe. C'est sur elle – qui engage la qualification de cette œuvre comme proprement philosophique – qu'est centrée l'analyse de Yves Duroux.

Du même ensemble apparaissent encore plusieurs contributions qui se tiennent au cœur des effractions de l'œuvre, de Jacques Poulain (la mécontente) à Geneviève Fraisse ou Bruno Besana (l'ontologie), à Jean-Luc Nancy.

A l'impossible on est donc bien tenu, dit Geneviève Fraisse, rappe-

lant qu'à l'origine il y a aussi l'aventure militante des émissions Sartre, des *Révoltes Logiques*, cahiers du centre de recherche sur les idéologies de la révolte, et l'amitié – au partage des séminaires de l'université de Vincennes – de Jacques Rancière avec Jean Borreil. Un impossible que n'encadre ni l'Éternité, ni l'Histoire, mais le temps d'une époque, et le sort qu'elle a réservé au désir d'éternité de la philosophie, à l'épreuve de son obstination de se penser comme savoir des savoirs.

D'où les questions d'un second ensemble de voix. Le paradoxe, qui s'entend toujours d'être contre la doxa, doit être aussi cerné par un regard extérieur et postérieur, souligner des voisinages et des écarts. S'agissant du moment de la philosophie française contemporaine, la confrontation du rapport (ou du non-rapport) de Rancière avec Foucault, Deleuze ou – mais très peu – avec Lacan, a donné matière à des interventions – pour en travailler le concept (Renaud Pasquier) ou en interroger l'allure ou le contexte (Vanessa Brito ou, autrement, Bruno Bosteels). Rapports, non-rapports, et non rapports de rapports : si le « maître savant » est Althusser, le « maître supposé savoir » est Lacan. Peut-on lire une leçon de Lacan entre les lignes écrites par Rancière ? Des psychanalystes présents à Cerisy auraient même témoigné y avoir trouvé des raisons de s'émanciper d'un certain lacanisme. Un autre impensé serait peut-être celui d'une dette inavouable envers les concepts arendtiens, retrouvés cachés dans la boîte à outils ranciérienne, ce dont témoignerait pour une part ici la contribution de Patrick Cingolani.

Pour y revenir, trois approches au moins seraient possibles - pour une autre rencontre : 1 – Poser d'autres questions à Jacques Rancière que celles que nous lui avons adressées naguères dans *Le Télémaque*<sup>1</sup>. 2 – Dans une approche universitaire : comparer les problématiques, les thèses, le vocabulaire, les concepts, différents sous les mêmes mots, voisins sous des mots différents, les opérations, les gestes. Ainsi, côté psychanalyse : comment rapprocher la querelle interminable et l'analyse interminable ? L'idée de l'ignorance et l'idée de ce qu'on ignore et qui

1. Entretien avec Jacques Rancière, par Andrea Benvenuto, Laurence Cornu, Patrice Vermeren, publié dans le numéro 27 de la revue *Le Télémaque*, consacré au « maître ignorant », Presses Universitaires de Caen, 2005, sous la direction d'Alain Vergnioux.

fait transmission? La subjectivation et l'irruption du sujet? Ou côté Arendt: le « qui », le commencement, et la « subjectivation »? La question n'est d'ailleurs pas d'établir des emprunts ou des refus. Elle est d'interroger le voisinage de questionnement: qu'est-ce que la politique, et/ou le politique? le voisinage de concepts, mais aussi la différence d'insistance (liberté d'un côté, égalité de l'autre, peut-être). 3 – Enfin se saisir de la question indiquée par Badiou: la transmission, donnée comme héritage d'une question en commun. Le *maître ignorant* est bien central, sans doute parce qu'il prend en charge ce défi: philosopher, contre la jouissance du savoir et dans l'extrême difficulté de succéder qui en est l'effet. Transmettre tout en gardant la puissance indéterminée. Tel serait le problème.

Un troisième ensemble de voix, a résolu le problème « en marchant ». Ces interventions, à l'écart du témoignage et de l'éclairage, de l'étude et de la comparaison, ont repris les gestes de Rancière et fait usage de ses outils. Elles se sont mises à *vérifier* l'égalité, sans impératif ni application, comme un poème ou un acte: ce seraient les « vérificateurs ». Dans l'écriture d'abord. Lire et écrire. L'écriture est aussi une praxis, révélant l'insoupçonné ou l'inavoué du classer, elle va chercher les lecteurs dans leur activité pensante pour leur enjoindre une subjectivation philosophique dont eux-seuls peuvent répondre en se faisant lecteurs (Eric Lecerf, Hubert Vincent). Dans le réel ensuite. Tel ou tel s'est encore saisi du thème de l'égalité, pour le jouer avec d'autres instruments, sur d'autres théâtres. Il s'est agi alors à la fois d'une mise à l'épreuve d'une appropriation des outils et des opérations, d'un déplacement: déplacer quelque chose qui là aussi place le philosophe entre artisanat et art sans discernement possible. Dans le film (Patrick Vauday), et les questions de l'esthétique (Alexandre Costanzo, Jean-Louis Déotte, Gabriel Rockhill). Dans des camps, et la querelle sur l'éthique (Michel Agier). Dans la nuit des scolaires (Walter Kohan), celle des solitaires (Eric Fonvielle), dans le réel, ou dans l'image, (Maria-Beneditta Basto, Philip Watts), sur la question de la maîtrise (Peter Hallward). La vérification de l'égalité ne peut être faite par un autre que soi, et cette vérification n'est nullement une application. Mais (et?), le geste d'effraction fait résonance. Comme l'égalité, l'expérience, (celle de la philosophie aussi), n'existe qu'à ne pas s'en dispenser (Dimitra Panopoulos).

Ce philosophe qui débusque Platon au présent, dans les classements de tous ordres, a sans doute eu quelque régime sensible, quelque régime de partage sensible, dont nous aurions fait l'expérience. Il serait vrai alors, parce que vérifiable, que l'égalité, problème politique, est objet d'expérience, et qu'à parler d'esthétique, la question politique n'aura pas été abandonnée, mais déplacée, d'une scène sur une autre. Mais cette vérification n'est jamais acquise, elle est toujours à risquer. *L'indisciplinarité*, en même temps qu'elle conteste aux disciplines l'occupation de territoires sans circulations, sollicite justement non des disciples, mais des «indisciples». Parlant du *Maître ignorant* – mais ce pourrait valoir pour tous ses livres – Rancière disait que c'est un ouvrage s'adressant à des individus, non aux acteurs institutionnalisés d'un «débat de société». Une compagnie d'*indisciples* singuliers qui l'avaient lu s'est exercée à Cerisy à montrer ce que philosophe veut parfois dire, et peut quelquefois faire.

Laurence Cornu, Patrice Vermeren,  
organiseurs du Colloque